



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie<sup>1</sup>

**Genèses d'une folie créole : Jean Rhys et Jane Eyre / Catherine Rovera**  
**éd. Hermann, 2015**  
**cote : 60.290**

Dans cet essai, Catherine Rovera, maître de conférences à l'Université Paris-Dauphine, poursuit un double objectif : la recherche d'une folie créole à travers les personnages imaginés par Charlotte Brontë et Jean Rhys et d'autre part la vérification de l'intérêt de la « critique génétique », nouvelle méthode d'analyse en amont de l'œuvre définitive d'après des brouillons, correspondance, épreuves et archives des auteurs étudiés. Elle est partie d'un roman de Jean Rhys, silencieuse depuis 27 ans et qui revint à la vie littéraire en 1966 avec *La prisonnière des Sargasses*. Elle avait voulu donner vie à une ombre effrayante, « énorme », fatale, celle de Bertha Manson, l'épouse folle et enfermée de Rochester, « la fille sous les toits », l'obstacle à l'union de Jane Eyre, héroïne d'un roman éponyme et fameux. L'ombre maléfique de la créole va prendre des couleurs. Avant de devenir prisonnière du manoir de Thornfield en Angleterre, elle l'avait été d'une plantation tropicale encerclée par la mer des Sargasses.

Jean Rhys, elle-même née dans les Caraïbes, d'une grande famille de planteurs, voulait d'autant plus faire « sortir de la tapisserie » ce « monstre exotique », « cette Messaline indienne ». Symbole pour les Anglais de l'époque victorienne de la mauvaise conscience de l'esclavage et véhiculant aussi tous les clichés littéraires de la « créole nymphomane, barbare et alcoolique », Jean Rhys reconstitue donc le profil génétique de cette Antoinette, qui n'est pas reconnue par la société des planteurs et des parvenus britanniques qui ont acheté les propriétés après l'Acte d'affranchissement des esclaves de 1837, à leurs propriétaires ruinés. Elle est en effet la fille d'Annette, une *béké* de la Martinique, donc une Française, qui plus est flanquée d'une esclave Christophine, accusée de pratiquer le vaudou et la magie noire, proscrite depuis 1760 à la Jamaïque après une révolte d'esclaves « débauchés ».

Devenue veuve, Annette, deviendra folle, une véritable zombie, décriée dans la société britannique de Spanish Town. Déclassée aussi, Antoinette est traitée de « cancrelat blanc » par les enfants d'anciens esclaves qui jouent avec elle. Ces trois femmes s'enferment dans leur *pidgin*, imprégné de mots français. Jean Rhys exprime les voix de la folie : patois martiniquais et l'anglais qui cohabite avec le français, les deux interférant dans une rivalité sous-jacente. Double incompréhension pour Rochester qui va l'épouser, débarqué d'Angleterre, pour sa dot, Celui-ci, qui la surnomme Bertha dans un effort d'assimilation,



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une œuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

fuir donc l'emprise jugée « impure et de décadente » de cette jeune fille au sang créole, donc pour lui, sang mêlé, se croyant aussi empoisonné par les aphrodisiaques que lui verse Christophine pour l'attacher à sa maîtresse. Celle-ci se moque de son mari, elle, « un surgen de sang français ou espagnol et à travers lui de tout le peuple anglais »... « sur fond de musique jamaïcaine et de sortilèges ».

Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'Antoinette est marquée à vie par l'incendie de sa plantation de Coulibri à Spanish Town par les esclaves libérés et vengeurs ; incendie qui fera mourir son frère et fera perdre la raison à sa mère. Le double sera l'incendie décrit par Charlotte Brontë : « théâtre de la folie de cette déracinée ». Pour Antoinette, dans cette société plus étouffante que les Sargasses, la greffe en Bertha Manson ne prendra pas sur le sol anglais car elle est victime de l'incompréhension victorienne, de la folie héréditaire et de la créolité. Ce que l'auteur de l'essai, émaillé de longues citations en anglais, appelle « une stratégie de mise à distance du roman de Charlotte Brontë ».

Ce travail de « patchwork », « d'esthétique de la mosaïque » aurait permis à Jean Rhys de faire « dévier les manifestations de la folie de Bertha Manson à partir du mélodrame gothique » où elle était figée dans le rôle de la dépravée hystérique, au sens victorien du terme, vers un personnage plus complexe et dans l'acceptation freudienne qui régnait dans les années 1960-1966. C'est une justification de la « critique génétique » qui permet de comprendre grâce aux travaux préparatoires et à l'évolution des manuscrits, les univers virtuels engendrés par une œuvre initiale. C'est aussi une invitation à relire d'un œil neuf les deux romans – miroirs.

**Annie Krieger-Krynicky**